L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureau, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS

DIMANCHE 13 MAI 1883.

REVUE DES SCIENCES.

Physique: Métamorphose des corps.—Laboratoire de l'Université de Cracovie.—Liquéfaction de l'oxygène, de l'azote, de l'oxyde de carbone par MM. Wroblewski et Olszewski.—L'éthylène.—Production de froids intenses.—Température de 136° au-dessous de zéro.—Le sulfure de carbone solidifié.—L'alcool [illegible].—Hygiène générale: Les boissons alcooliques donnent-elles de la force?—Distribution d'eau-de-vie aux troupes en campagne.—Opinion du général Wolseley.—Interdiction formelle de rations d'eau-de-vie aux troupes anglaises pendant les expéditions d'Abyssinie et d'Egypte.—Une singulière affection. Influence du carrelage des ateliers sur les jambes des ouvriers.—Médecine: Une cause peu connue de surdité. Du danger de certaines coiffures.—Influence des foulards des paysannes et des cornettes des religieuses sur l'ouïe.—Migrations des aiguilles dans le corps humain.—Histoire d'une aiguille à tricoter.

Saisir comme avec la main l'atmosphère d'une chambre, la faire passer dans une bouteille, la comprimer encore, la refroidir beaucoup, et finalement la réduire à quelques gouttes d'un liquide blanc, pour tout dire, liquéfier l'air d'un appartement, voilà certes un tour de physique qui eût été considéré comme absolument impossible il y a quelques années encore. Il vient cependant d'être réalisé de point en point.

On sait que, lorsqu'on chauffe un liquide, il se transforme en gaz; réciproquement quand on refroidit et que l'on comprime en même temps un gaz, on parvient à le liquéfier et même à le solidifier, par exemple, l'acide carbonique qui se dégage de nos cheminées et des siphons d'eau de Seltz et que l'on métamorphose en neige d'un blanc éblouissant. Toutefois le gaz de l'air, l'oxygène et l'azote, certains autres, notamment l'oxyde de carbone, s'étaient montrés réfractaires à la liquéfaction jusqu'à ce que MM. Chailletet d'une part et R. Pictet de l'autre eussent fini, dans leurs récentes et mémorables expériences, par nous les montrer sous forme de gouttelettes liquides. C'était déjà bien, mais les gens difficiles ne se contentaient pas de gouttelettes, ils exigeaient des flacons pleins d'oxygène et d'azote liquéfiés. Ils vont avoir pleine satisfaction. M. Debray, de l'Académie des Sciences, recevait en effet le 9 avril dernier, de Cracovie, un télégramme, signé Wroblewski, ainsi conçu: "Oxygène liquéfié, complètement liquide, incolore comme l'acide carbonique; vous recevrez une note dans quelques jours." La note est venue et a été communiquée à l'Académie des Sciences sous la double signature de MM. S. Wroblewski et K. Olszewski. M. Wroblewski est professeur à l'Université de Cracovie, il a fait ses études en France à l'Ecole normale; il avait assisté aux expériences de M. M. Cailletet à l'Ecole dans le laboratoire du regretté Henri Deville.

Les beaux travaux de MM. Cailletet et R. Pictet, sur la liquéfaction des gaz, écrivent les deux auteurs polonais, avaient permis d'espérer qu'on arriverait un jour à voir l'oxygène réduit tout à fait à l'état liquide. Il fallait seulement obtenir une température suffisamment basse. Or, il y a un an, M. Chailletet montra que l'éthylène liquéfié bout sous la pression atmosphérique à la température de 105° *au-dessous* de zéro! En conséquence, nous avons réalisé un appareil nouveau dans lequel l'éthylène comprimé à plusieurs centaines d'atmosphères peut *bouillir dans le vide*. La température qui résulte de l'ébullition du liquide comprimé devient tellement basse que le sulfure de carbone, l'alcool se gèlent, et l'oxygène, tous les gaz essayés se liquéfient comme par enchantement. La température obtenue par ce procédé a été de—136°! Cent trente-six degrés au dessous de zéro! Pauvres petits froids de la Sibérie!

Vers—102 ou 103°, l'oxygène atteint la température critique, celle où il n'est plus gazeux et à laquelle il va devenir liquide. Au delà, il se liquéfie, si la pression est convenable. Voici quelques chiffres:

Températures.	Pressions de liquidation.
—131° 16	26 atmosphères.
—133° 4	24 —
—135° 8	22. 5 —

Les températures ont été déterminées avec un thermomètre à hydrogène.

L'oxygène liquide est incolore, transparent; il est très mobile. Le sulfure de carbone gèle vers—116° centigrades et fond vers—110°. L'alcool devient visqueux comme l'huile vers—129°; il se solidifie à—130° 5 et présente l'aspect d'un corps blanc.

Le 16 avril, M. Debray recevait un nouveau télégramme: "Azote refroidi liquéfié par détente; ménisque visible, liquide incolore."

Nouvelle dépêche le 20: "Oxydxde de carbone liquéfié." Il est donc hors de doute que, s'il nous est défendu de toucher nous pourrons du moins voir l'oxygène, l'azote, etc., à l'état liquide. On y toucherait bien, mais les doigts seraient brûlés comme par un fer rouge. Les extrêmes se touchent, le froid désorganise la peau comme la chaleur.

Les résultats obtenus par MM. Wroblewski et Olsceweski sont importans pour la science. La matière obéit, comme on voit, à des lois générales; les gaz réputés permanens sont bien liquéfiables; c'est une confirmation sous une forme saisissante des belles expériences antérieures de MM. Cailletet et Pictet.

A quand maintenant l'oxygène, l'azote solidifiés? La solution n'est pas impossible. Les physiciens sont bien capables de nous montrer dans quelques années un petit morceau d'oxygène, un petit morceau d'air solide! C'est une question de plus ou de moins; en forçant davantage la pression, en trouvant le moyen de produire des températures encore plus basses, un jour, sans doute, on résoudra le problème!

—

Nous soutenons depuis longtemps que c'est un véritable préjugé que de croire que l'eau de vie donne de la force. L'alcool est un réfrigérant; il se décompose dans l'économie en absorbant de la chaleur, et l'on sait bien que chaleur et force sont synonymes. L'alcool diminue notre ration de force disponible. Certes, il agit sur le système nerveux et accroît momentanément la dépense de force; il semble que l'on soit en effet plus énergique et plus solide après l'ingestion d'un petit verre de cognac; mais, l'effet nerveux passé, il faut le payer à intérêts composés; la réaction vient, et, si l'on ne recommence pas à user du procédé, la faiblesse suit l'effort que l'on a fait sous l'influence d'une excitation factice. Le petit verre donne comme on dit un coup de fouet. On gagne en force dans l'unité de temps, voilà tout, mais pendant un temps court; on perd au contraire en force absolue, mais pendant un temps plus long. Le sujet, peu habitué à s'observer soi-même, ne s'aperçoit pas de cette déperdition lente; ce n'est que beaucoup plus tard que la faiblesse survient et trahit l'usage continu des boissons alcooliques.

On a l'habitude de donner aux troupes en campagne une ration d'eau-de-vie, sous prétexte d'hygiène. Dans des cas exceptionnels, la mesure peut être bonne, mais, en général, elle nous paraît plutôt mauvaise qu'utile, et elle mériterait d'être discutée et d'être soumise surtout au creuset de l'expérience. Le général Wolseley, dans la dernière campagne en Egypte, avait interdit à ses troupes l'usage de toute boisson alcoolique. L'interdiction était absolue et formelle, malgré même les observations des médecins du corps d'armée. Pas d'alcool, à aucun prix, ordonnait impitoyablement le général en chef. Le général Wolseley est convaincu qu'il y a inutilité et même danger à distribuer de l'eau-de-vie aux troupes en campagne. Dans les expéditions qu'il a commandées en Afrique pendant ces dernières années, il a toujours interdit l'usage des boissons alcooliques. Au retour de l'expédition d'Abyssinie, Parkes s'est livré à une enquête à ce sujet, et la majorité des médecins militaires s'est prononcée pour la suppression définitive des distributions d'alcool. Il ne nous a pas paru superflu de citer ici l'opinion du commandant en chef de l'expédition d'Egypte.

—

Voici des faits qui nous paraissent bien singuliers et sur lesquels il nous paraît utile d'appeler la discussion. M. Koechlin-Schwartz vient de signaler la curieuse influence du revêtement du sol des ateliers sur les pieds et les jambes des ouvriers qui y travaillent. Autrefois les fabriques, les filatures notamment étaient de grands bâtimens à 4, 5, 6 étages dont les planchers étaient en bois; aujourd'hui on fait plus volontiers de simples rez-de-chaussée, recevant la lumière par le haut et dans lesquels les planches de bois ont été remplacées par de l'asphalte, du ciment, des carreaux ou des briques. Or, dit M. Koechlin-Schwartz, autrefois, du temps des planches en bois, on ne constatait rien d'anormal dans l'état des pieds et des jambes des ouvriers, tandis qu'aujourd'hui un très grand nombre d'entre eux ont les jambes enflées. Cependant le travail qui durait autrefois 12, 13, jusqu'à 15 heures, est réduit maintenant à 10 heures et les conditions hygiéniques des ateliers sont bien meilleures.

Les ouvriers se rendent très bien compte de la situation sans pouvoir l'expliquer; ils redoutent par-dessus tout de travailler dans un atelier dont le plancher est recouvert d'asphalte; jamais on ne trouvera un ouvrier qui restera pieds nus sur l'asphalte, tandis qu'il y restera fort bien sur des planches, voire même sur des briques. En général, ils cherchent pour y poser les pieds un bout de planche ou une natte à placer sur l'asphalte. Pour eux l'asphalte est la cause du mal; le ciment est moins à redouter, mais il l'est encore; après le ciment, les carreaux, puis les briques seraient supportables. L'asphalte ferait positivement gonfler leurs jambes.

On ne comprend guère cette influence de l'asphalte; ce n'est pas le froid, puisque le ciment, la brique, les carreaux produisent sur les pieds la même impression. L'enflure n'est généralement que pénible, sans être douloureuse; elle ne paraît tenir en rien de la goutte ou du rhumatisme. C'est une simple enflure; mais quelle en est l'origine, d'où provient-elle? Nous espérons qu'en signalant le mal, on finira bien par l'étudier sérieusement et par fournir une explication rationnelle qui nous conduira au remède.

—

M. le docteur Moure nous fait connaître une cause de surdité peu connue. Il faudra se défier de l'usage habituel du foulard noué sous le menton et plus ou moins serré qui constitue la coiffure des femmes du peuple, surtout dans le midi de la France. Sous l'action continue de la pression qu'exercent les cheveux et les brides de la coiffure, peu à peu l'oreille s'aplatit contre les os du crâne et il se forme un rétrécissement de la portion cartilagineuse du conduit externe auditif. La surdité due à ce mécanisme serait également assez fréquente chez les religieuses qui portent la cornette fortement serrée contre le pavillon de l'oreille.

A l'île d'Yeu, où les femmes portent toutes en guise de coiffure un foulard serrant les tempes, M. le docteur Lerat, de Nantes, a eu l'occasion de constater l'efficacité de cette cause de surdité.

—

Encore les aiguilles dans le corps humain! Qui croirait qu'il y a des personnes qui avalent ou s'enfoncent par plaisir dans les chairs des aiguilles par demi douzaines. La monomanie des aiguilles est bien connue; elle n'en est pas moins bien étrange. En 1882, au Congrès de médecine tenu à Modène, le docteur Pergami racontait qu'il avait une de ses jeunes malades âgée de vingt ans qui se complaisait à s'introduire sous la peau des aiguilles de 3 centimètres et demi de long et même des épingles. Il retira une à une jusqu'à 25 aiguilles dont les pointes apparaissaient sous la peau. Pressée de questions, la malade finit par avouer qu'elle trouvait un certain plaisir dans cette pratique singulière. Les histoires de migration d'aiguilles abondent (1). Mais les exemples de migration d'aiguilles longues et volumineuses sont beaucoup plus rares. M. le docteur Moreau (de Tours) en a mentionné un dernièrement qui mérite d'être enregistré en quelques lignes.

Le fait a été observé à la Salpêtrière sur une femme de vingt-huit ans atteinte de mélancolie anxieuse. Un jour d'idées noires, elle saisit une aiguille à tricoter, la cassa et s'enfonça à travers la paroi abdominale un fragment d'une longueur de 10 centimètres. Le fragment disparut dans les chairs et se mit à cheminer dans le corps; aujourd'hui, après avoir longtemps stationné dans la jambe, il est descendu dans le mollet. On pourrait l'extraire facilement, mais la malade s'y refuse énergiquement et tient à conserver son aiguille; elle ne ressent d'ailleurs aucune douleur. Mme S.... est guérie de sa mélancolie; quand elle attribuerait sa guérison à son aiguille, nous n'en serions pas autrement étonné. Quoi qu'il en soit, voici une aiguille qui a cheminé dans le corps depuis 1875 et qui n'a amené aucun désordre; c'est là le principal intérêt de cette observation.

(1) "Causeries scientifiques", tome XVII, 1827. Les malades à aiguilles.

HENRI DE PARVILLE.

(*Dans le Journal des Débats.*)

—

Un incident dramatique s'est produit dernièrement, au Palais de Justice, à Paris.

Un nommé Huet, traduit devant la Cour d'Assises, pour répondre d'une série de faux, venait d'être condamné à cinq ans d'emprisonnement.

En attendant son arrêt, on l'a vu pâlir. Il se tenait cramponné des deux mains à la balustrade de la sellette et faisait des efforts pour ne pas chanceler.

L'arrêt prononcé, et quand le président lui a eu signifié qu'il avait trois jours pour se pourvoir en cassation, au lieu de se retourner du côté de la porte de sortie, il a tout à coup sauté dans le prétoire, et s'est précipité la tête en avant, dans l'intention de se fracasser le crâne contre la barre des avocats.

Le malheureux, désespéré de la condamnation qui le frappe, voulait en finir avec la vie; il n'a réussi qu'à se faire une entaille au front qui ne met nullement ses jours en danger.

Les gardes l'ont relevé, et il a été conduit à l'infirmerie du Dépôt.

La Dynamite—Ses propriétés.

La Dynamite n'est ni plus ni moins que de la nitro-glycérine, à laquelle on a ajouté une certaine quantité de matière inerte—ce qui en change l'apparence, mais non les propriétés chimiques ou explosibles. On a mêlé différentes substances à la nitro-glycérine, et donné des noms de fantaisie à ces mélanges.

Mais la substance qu'on y a ajoutée, dès l'origine, pour composer la Dynamite et qui est, en effet, restée jusqu'ici, le meilleur mélange connu, en vue du but que l'on poursuit, est une sorte de terre poreuse, siliceuse, connue, en Allemagne, sous le nom de Kieselguhr. En voici les proportions: 75 parties de nitro-glycérine et 25 parties de Kieselguhr.

La Dynamite se rapproche beaucoup, par l'apparence et la consistance, de la farine nouvellement pétrie, elle en a aussi l'adhérence. En un mot, cette substance terreuse fait sur la nitro-glycérine le même effet que le papier brouillard sur l'encre, mais la nitro-glycérine étant d'une nature huileuse et demandant à être en excédant considérable sur le reste du composé, l'expérience a prouvé que, quand on en élève la température ou qu'on le soumet à une légère pression, la nitro-glycérine tend à exsuder au dehors. Pour obvier à cet inconvénient, la Dynamite a été dernièrement employée sous forme de cartouches; cette forme lui permet de soutenir une certaine pression. De la sorte tout excès de nitro-glycérine peut être évité et que les risques d'explosion, par suite de la présence de la nitro-glycérine pure sont réduits au minimum.

M. Nodel, ingénieur suédois, qui, le premier, a fait l'application de la nitro-glycérine aux mines, impute presque toutes les calamités qui ont eu lieu, au coulage.

Il est à peu près impossible de prévenir les accidents, malgré les soins que l'on apporte au transport, à cause de la nature huileuse et pénétrante de la substance.

M. Nodel cite la poudre à canon comme offrant les mêmes dangers; il est rare que, dans le transport, il ne s'en échappe pas quelque parcelle au dehors. C'est là probablement la source de bien des catastrophes qui, de temps en temps, effraient l'humanité. Le manque de soin entre aussi pour une forte part dans ces désastres. Ce n'est qu'à force d'expérience qu'on peut arriver à les éviter.

M. Nodel, dans un travail, lu devant l'Association Britannique, quelque temps après l'introduction de la Dynamite, dit que cette substance est moins dangereuse qu'on ne le croit, comme agent d'explosion, et il cite des faits à l'appui. En voici quelques uns:

Une boîte contenant huit livres de Dynamite, l'équivalant de 80 livres de poudre, a été placée au-dessus d'un feu et a brûlé lentement jusqu'à extinction. Une autre boîte contenant la même quantité a été précipitée d'une hauteur de plus de 60 pieds sur un rocher et n'a fait aucune explosion.

Voici qui est plus fort: On a précipité un poids de 200 livres de 20 pieds de haut sur une boîte de Dynamite; la boîte a été broyée et la Dynamite n'a pas éclaté.

Comment concilier ces faits avec l'opinion qui règne généralement sur la Dynamite? Il y a évidemment exagération des deux côtés—du côté de M. Nodel qui est trop confiant, du côté du public qui s'effraye trop facilement. Il est pourtant bon de ne pas trop rassurer le public en présence d'une matière aussi dangereuse.

Il y a une grande différence entre l'explosion de la poudre à canon et celle de la Dynamite.

Prenez la nitro-glycérine, à l'état de Dynamite, ou mêlée à tout autre substance à laquelle elle sert de base; faites la éclater elle ne produira pas les mêmes effets que la poudre ou les autres matières explosibles. Elle agira surtout dans la direction des objets avec lesquels elle est en contact. Placez de la poudre sur un plateau en fer, soulevez en l'air et mettez le feu, l'effet de l'explosion sera nul. La Dynamite, au contraire s'attaquera à la plaque et la réduira en mille pièces.

Chargez un fusil de nitro-glycérine, il éclatera nécessairement, quand même la quantité et la force n'excéderaient pas celles d'une charge ordinaire de poudre à canon.

Voilà pourquoi, dans les mines il faut procéder avec la Dynamite, autrement qu'avec la poudre. Quand vous voulez faire sauter un quartier de rocher avec de la poudre, après avoir pratiqué le trou et introduit la substance, vous bouchez avec soin le trou pour produire la plus grande résistance possible à l'action de la matière qui éclate. Avec la Dynamite, rien de pareil; le plus simple contact avec les parois du trou lui suffit pour éclater.

La façon d'en provoquer l'explosion est très simple. Vous l'introduisez là et vous voulez agir; vous prenez une mèche, vous en chargez une extrémité de poudre, vous placez cette extrémité en contact avec la partie supérieure de la substance mêlée de nitro-glycérine, et vous y mettez le feu. Seulement, comme les matières qui la composent ne sont pas explosibles sous l'action de la flamme ordinaire, il ne faut pas se servir de la mèche ou de la paille dont on fait usage pour les explosions de mines; l'opération pourrait manquer.

—

Nous empruntons à notre confrère du *Rappel Louisianais*, la paroisse St-Jacques, les recettes ci-dessus:

La recette suivante est très efficace: Broyez deux onces d'écorce de peuplier ou de tremble, et ajoutez deux onces de soufre en poudre, et trois onces de sel commun; mêlez bien le tout ensemble. Divisez la masse en douze parties égales, ayant soin d'en mêler une à la nourriture que vous donnerez le soir au cheval attaqué de vers. Non seulement ce remède aura l'effet de détruire les vers, mais il contribuera à la bonne digestion du cheval, et par conséquent le cheval à l'avenir sera moins sujet à être atteint par les vers.

—

Les meilleurs contre-poisons sont souvent les plus simples. Prenez une pleine cuiller à thé de sel commun, et autant de moutarde; brassez le tout dans une tasse d'eau chaude et buvez d'une gorgée. Le breuvage n'aura pas plus tôt atteint le creux de l'estomac qu'il remontera bien vite, ramenant avec lui la cause même de l'indisposition. De crainte qu'il ne soit resté quelque poison dans l'estomac, avalez un blanc d'œuf ou une tasse de café fort du moment que le haut-le-cœur sera disparu; car ces très ordinaires substances sont en bien des cas des antidotes qui valent mieux que des médicaments.

—

Les vaches nourrices sont exposées à l'engorgement du pis; il faut dans ce cas leur donner une nourriture et des lavements très rafraîchissants, traire souvent les mamelles engorgées, et frictionner, trois ou quatre fois par jour, la partie enflammée avec de la craie délayée dans du vinaigre. S'il se formait un abcès il faudrait le graisser avec du vieux oing plusieurs fois par jour, et l'ouvrir, quand on le jugerait mûr, avec un bistouri ou tout autre instrument tranchant. On saigne habituellement au début d'une inflammation de ce genre. Il serait plus à propos de purger l'animal.

A PROPOS D'UN CHAT.

Un restaurateur avait trouvé le moyen de concilier sa façon économique de confectionner la gibelotte, avec les protestations auxquelles son procédé pouvait donner lieu; il avait fait faire une enseigne représentant un chat décapité, et ayant pour légende: Au lapin sans tête, ôtant ainsi à ses clients le droit de se faire représenter cette partie de l'animal dont la vie édifie les clients soupçonneux.

Il est juste de dire que cette précaution n'a jamais été prise que par un gargottier de vaudeville, et que l'artiste peintre ayant laissé au prétendu lapin une magnifique queue d'angora, il n'y avait là qu'une nouvelle édition de la précaution inutile, et un effet comique cherché par l'auteur.

Dans la vie réelle, les gargottiers qui vont faire leurs provisions sur les gouttières ne cherchent pas trop à prouver pour ne pas s'exposer à ne rien prouver du tout, ils se bornent à confectionner leur gibelotte, sauf à répondre à leurs clients s'ils demandent des explications.

A ce compte-là, s'il fallait en croire les époux Maurice, la veuve Verrier aurait souvent à en fournir; en effet, ils prétendent qu'elle attire tous les matous du quartier, au moyen de la *valériane*, plante vulgairement appelée herbe aux chats, parce que ces animaux se roulent voluptueusement sur son feuillage. C'est à ce moment, paraît-il, que la veuve Verrier les saisissait, et ils passaient subitement d'un lit de délices à une casserole cuisante.

Voilà ce que nous apprennent les époux Maurice; tant qu'ils n'ont pas été personnellement victimes des habitudes culinaires de leur voisine, ils n'ont rien dit; mais le jour où leur propre chat a disparu, ils sont allés le réclamer à la veuve Verrier; de là des injures, des coups et voilà le Tribunal correctionnel saisi des plaintes réciproques de la gargottière et des propriétaires du chat, tous habitant la rue Volta où ont été données les piles dont on vient demander justice.

"M. Maurice, dit la veuve Verrier, entre dans mon établissement, disant que j'avais son chat qui venait d'entrer; là-dessus, il m'a injurié de vache et de faiseuse d'enfants, que je mettais aux enfants trouvés.

M. le président—Oui, il vous a accusée de mettre vos enfants aux Enfants trouvés et les chats du voisinage dans vos casseroles.

La veuve Verrier: Mais ça n'est pas vrai, monsieur, on peut voir les têtes; alors, monsieur, Mme Maurice est arrivée, m'a traitée comme la dernière des dernières et porté des coups contondants.

M. le président: avec quoi?

La veuve Verrier: Je ne sais pas; mais le médecin a dit que c'était contondant et il doit le savoir.

Maurice: Tout ce que dit cette veuve est faux, vu que c'est elle, quand je lui ai réclamé mon chat qui m'a injurié de voleur, qu'elle s'est jetée sur moi à coups de poing et m'a dit que, mon chat, elle le mettrait dans la casserole.

La veuve Verrier: C'est faux; je mets toujours les têtes, je peux amener des témoins qui vous diront qu'ils ont toujours vu les têtes.

Maurice: Alors que ma femme étant venue, madame l'a roulée dans la boue et lui a fait des coups contondants.

M. le président: Ah! votre femme aussi a reçu des coups contondants, avec quoi?

Maurice: Je ne sais pas, il y a ça sur le certificat de médecin.

La femme Maurice: C'est là, dans le côté, je peux le montrer si le Tribunal veut commer un expert; que ça avait attiré un monde dans la rue, plus de 2000 personnes.

Maurice: Exagéré, il y en avait toujours bien 30.

Tout cela s'est terminé par le renvoi de la femme Maurice, la condamnation de son mari à 25 francs d'amende et celle de la veuve Verrier à 16 francs.

La veuve Verrier: J'en appelle et je prouverai qu'on voit toujours les têtes.

—

Une rue de Paris qu'on n'oubliera pas d'exposer dans le cadre photographique du Musée Carnavalet est la rue du Jour.

C'est une des plus anciennes rues de Paris. Son origine est du treizième siècle. Comme elle est étroite et sombre, on lui a donné, par ironie, la dénomination de rue du Jour.

Dans les projets de dégagement de l'église Saint-Eustache, la rue du Jour figure, on le pense bien, comme sensiblement élargie ou supprimée. Avec la transformation que doit subir forcément ce quartier à la suite de ce qui est en train de se faire, dans le voisinage, pour le nouvel hôtel des postes, la rue en question disparaîtra indubitablement.

Ne possédant ni logis ni édifice contemporains de sa création, la rue du Jour n'a guère occupé l'attention des amateurs du vieux Paris.

Cependant, elle a des souvenirs historiques et épisodiques autant et plus curieux qu'aucune des plus anciennes rues de la capitale.

On remarque au centre de cette voie une ancienne maison avec large portail, ayant de grands hangars occupés par un dépôt de porcelaines. C'était, il y a deux cents ans, l'hôtel de Royaumont, bâti par Philippe Hurault, évêque de Chartres et abbé de Royaumont.

Il fut occupé plus tard par François de Montmorency, comte de Bouteville. Devinerait-on à quelle destination fut affectée cette demeure par ce dernier?

A un lieu de rendez-vous général pour tous les duellistes de Paris!

Tous les gentilshommes de la cour qui se prenaient de querelle à propos d'intrigues nouées sur le Tapis-Vert ou dans les bosquets de charmilles du parc de Versailles, se donnaient rendez-vous à l'hôtel de Royaumont; les mauvaises têtes, les bretteurs qui se défiaient à la promenade de la place Royale et du cours la Reine, se rencontraient à la rue du Jour, où ils recevaient la plus cordiale hospitalité.

Tous les matins, dans une salle du rez-de-chaussée de l'hôtel, était dressée une table sur laquelle on servait des gâteaux, des viandes froides, des fruits, du vin et des liqueurs. Chaque combattant devait se réconforter l'estomac avant d'entamer la lutte. Il y avait aussi pour ceux qui en manquaient des épées et des fleurets que les valets s'empressaient de leur offrir.

C'était, avant midi, un cliquetis incessant de fers qui se croisaient, de bravos et d'exclamations de toute sorte! Comme le seigneur de ce lieu savait tout prévenir, un chirurgien se tenait en permanence dans l'hôtel. A midi, lorsque toutes les querelles étaient vidées, le comte de Bouteville retenait à déjeuner combattants et témoins, vainqueurs et vaincus.

Tout le monde sortait de l'hôtel bras dessus bras dessous, titubant et chantant.

Un jour pourtant, il y eut une rencontre à l'épée, mortelle pour les deux rivaux, ou pour les deux rivales, car c'étaient deux aventurières qui se mesuraient par motif de jalousie, et le lieutenant de police fit fermer cette salle.

—

Un Anglais demande du lièvre.

—Donne du lièvre, dit le restaurateur au garçon, sans la moindre hésitation.

—Vous savez bien que nous n'en avons pas, répond celui-ci à voix basse.

Le patron, sans broncher:

—Donne-lui du lapin. Un Anglais, il ne comprendra pas!

Une demande en mariage.

Voltaire, qui a raillé tant de choses, ne pouvait pas épargner l'institution du mariage, et, de fait: "C'est une chose si grave [a-t-il dit] qu'il n'y a trop pour toute la vie pour y songer."

C'est ainsi qu'il est resté garçon.

M. Fumerol qui, d'ailleurs, n'a que cela de commun avec Voltaire, paraît croire, lui aussi, qu'on ne saurait trop réfléchir avant de s'engager dans les liens indissolubles; il a peut-être raison, mais où il a eu absolument tort, c'est de se faire ce raisonnement après avoir demandé Mlle Athalie Leprince en mariage, laquelle a accepté son cœur, sa main et son nom ridicule mais sans tache.

Et puis, au moment de réaliser les projets matrimoniaux, approchant, Fumerol s'est appréciablement refroidi; le futur beau-père, las des tergiversations de son futur gendre, et doué d'un tempérament apoplectique, a fait le contraire, il s'est échauffé; de telle sorte qu'un beau jour il a voulu lui casser les reins, et que les voilà tous les deux en police correctionnelle.

M. Fumerol lève la main pour prêter serment, puis la met dans son gilet, et, après ce geste familier à Napoléon-le-Grand, il expose sa plainte, sans rappeler en rien les quarante siècles qui, du haut des pyramides contemplaient l'armée du héros.

Il nous apprend d'abord qu'il est sculpteur de talent, bien qu'inférieur à Michel Ange: c'est même là, ajoute-t-il, ce qui avait plu beaucoup à Mlle Leprince, qui a les goûts artistiques, et à son père qui était entrepreneur de bâtisses, voyait, dans un gendre comme moi, l'occasion de façades et cariatides supérieures à ce que font d'habitude ses confrères.

Leprince [d'une voix aigre à hérisser un bonnet à poil]: M'avez-vous, oui-z-non, demandé ma fille en mariage?

M. Fumerol: Z-on non serait contraire à la vérité, autant qu'il l'est à la grammaire; il est patent et indiscuté que j'ai sollicité l'honneur de votre alliance.

Leprince [flatté]: L'honneur était pour moi, monsieur Fumerol.

M. Fumerol: Je n'ai pas voulu dire autre chose, monsieur Leprince.

Leprince: Je vous en remercie.

M. Fumerol: Il n'y a pas de quoi.

M. le président: Voyons, assez d'assaut de politesses. [Au prévenu]: Reconnaissez-vous avoir frappé le plaignant?

Leprince: Me permettez-vous de dire la raison pour laquelle?

M. le président: Vous reconnaissez le fait; bien; expliquez-vous.

Leprince: Monsieur, j'ai une fille, mon Athalie, une perle qui mérite qu'un mari fasse son bonheur.

M. Fumerol: C'est justement parce que je voulais faire son bonheur et le mien que je me disais toujours: Attendons encore pour savoir si c'est réellement, une perle, comme le sont toutes les filles à marier.

Leprince (du ton de quelqu'un qui s'est touché une mauvaise dent): Il en doute!

M. Fumerol: Je n'en doutais pas; j'attendais pour être plus sûr, voilà tout.

M. le président: Mais arrivons donc aux coups.

M. Fumerol: J'ai été huit jours au lit; voilà le certificat de mon médecin.

M. le président: Enfin à quel propos?

Leprince; Comment, monsieur!...... voilà un individu qui me sollicite la main de ma fille; j'en parle à Athalie qui n'a jamais eu tant de plaisir; alors je dis à M. Fumerol: "Soyez-le! vous lui plaisez et à moi pareillement; sa pauvre mère est morte, mais je suis sûr qu'elle donne son consentement."

C'est bon, l'affaire est conclue; on arrive aux affiches, aux bans, et puis voilà monsieur qui demande un délai; je lui demande si il se fichait de moi; je conte la chose à Athalie qui se met à verser des larmes grosses comme le poing; monsieur ne veut rien entendre et finit par dire: "Eh bien! n'y a rien de fait; là-dessus, il s'en va et ne revient plus.

Ayant un autre jeune homme qui m'avait demandé Athalie, mais qu'elle ne pouvait pas le sentir, je me dis: elle l'épousera par rage, et effectivement, elle me dit: qu'il vienne, mais que ça marche tout de suite. Je lui dis de venir, il vient; on les raffiche, tout est convenu; v'lan! voilà monsieur Fumerol qui revient; il m'offre un petit verre et me demande de rarranger son mariage; moi, je ne voulais pas; voyant qu'avec un seul petit verre, n'y avait pas moyen, il en fait venir un autre; finalement, je dis ça à Athalie; la v'là dans une joie qu'on n'avait jamais rien vu de pareil depuis François Ier, qu'elle dit à l'autre: j'en suis bien fâchée:

Je vous épouserais de rage; du moment que mon ancien futur revient, vous comprenez.... bon, voilà ce malheureux qui s'en va vexé...., vous pensez; finalement l'affaire se rabiboche avec M. Fumerol, on recommence les affiches, les bans et quand je crois que cette fois, c'est pour de bon; il vient et me demande un délai. Monsieur! je me mets dans une de ces colères.... Vous en auriez fait autant à ma place. Si on ne me l'avait pas ôté de mes mains, j'en aurais fait une bouillie. J'étais comme un fou.

M. le président: C'est bien assez.

Leprince: C'est pas tout; j'ai retourné chercher l'autre; il n'a jamais voulu recommencer.

Le tribunal le condamne à huit jours de prison.

Fumerol: Père Leprince, voulez-vous, cette fois?

M. le président: Allez causer de cela dehors.

Leprince: Si c'est pour vous moquer de moi.

Fumerol: Allons boire une bouteille de Bordeaux.

Leprince sort sur un geste indigné, qui certainement signifie:

Cachez ce vin que je ne saurais boire.

—

S.... est une sorte de Porthos bon garçon, énorme, un peu brute et d'une force herculéenne.

Dernièrement, il servait de témoin dans un duel. Une querelle de café, deux amis qui s'étaient allés trop loin dans la discussion.

Le pistolet était l'arme choisie.

Deux balles sont échangées sans résultat.

Pendant qu'on recharge les pistolets, S...., très ému, profite d'un instant où les deux adversaires se trouvent placés à peu de distance. Il les saisit et les amène en face l'un de l'autre.

—Voyons! s'écrie-t-il avec émotion, arrangeons cette affaire-là!

Et, les empoignant par la tête;

—Embrassez-vous! ajoute-t-il, en leur cognant la figure de façon que l'un eut le nez complètement aplati et l'autre un cartilage fendu.

On les transporta évanouis jusqu'à la pharmacie d'un village voisin.

—

Un mystificateur entre chez une lingère;

—Pardon, madame, je voudrais un bonnet.

—Un bonnet de quelle sorte?

—Je ne saurais trop vous dire, c'est une commission. Mais si vous voulez me montrer quelques modèles.

—Parfaitement.

La lingère met son magasin sens dessus dessous; le monsieur regarde tout sans se décider, puis, se frappant le front:

—Ah! je me rappelle ce qu'on m'a demandé. C'est un bonnet à poil!

Un Normand de l'Arkansas.

L'Arkansas, dit *Le Messager Franco-Américain*, est la cible de presque tous les faiseurs de mots et de casseurs de noisettes littéraires de la presse américaine. Vous ne pouvez pas ouvrir un journal aux Etats-Unis sans y trouver quelque nouvelle à la main sur cet Etat méridional, à cheval sur la grande rivière qui lui donne son nom et va se jeter dans le Mississipi après un parcours de 720 lieues. Longtemps, il a été habité par les Indiens Osages, et bien qu'il appartienne aux Etats-Unis, depuis 1819, il semble qu'il soit resté à ses vieux pionniers cette rude naïveté qu'il faut des siècles pour anéantir.

A cette époque, on n'y comptait guère que 25,000 habitants; en 1860, il y en avait déjà 435,000; en 1870, 50,000 de plus, et le dernier recensement de 1880 en accuse plus de 800,000. Mais qu'est-ce que cela sur une superficie de 40,000 lieues carrées? Une goutte d'eau dans l'océan; pas même le tiers de la fourmilière humaine qui s'ébat dans les rues de notre métropole.

On conçoit sans peine qu'il y ait encore dans l'Arkansas des mœurs singulières et des types intéressants pour l'observateur et le nouvelliste. En voici un que nous signale l'*Arkansas Traveler* et qui rend des points à la légendaire facilité qu'ont les beaux gars de notre Normandie pour ne pas se compromettre dans leurs réponses.

Un juge bien connu, de New York, voyageait dernièrement en voiture dans les campagnes de l'Arkansas avec un avocat du cru dont il était l'hôte:

"Je ne vois guère, disait-il à son compagnon de route, aucune particularité notable chez vos concitoyens. J'ai déjà fait plusieurs centaines de milles à travers votre Etat et je n'ai encore rencontré aucun de ces cas d'excentricités d'action ou de paroles dont le récit m'a si souvent amusé dans vos journaux.

—Cela tient, répondit l'avocat, à ce que jusqu'ici vous n'avez guère voyagé qu'en chemin de fer. C'est la première école buissonnière que vous faites à travers nos plaines. Tenez, voici justement une maisonnette. Appelez en le propriétaire et vous aurez un échantillon de la conversation de nos indigènes.

—Hallo! appela le juge.

—Voilà, voilà! riposta l'homme, en déposant sans façon sur le seuil de sa bicoque un *baby* qu'il balançait dans ses bras bien en muscles.

—Comment va la famille?

—Les enfants sont solides; mais la femme n'est pas forte. Pas au lit; mais à peu près.

—Depuis combien de temps êtes-vous ici?

—Depuis trop longtemps.

—Combien d'années?

—Depuis que mon aîné est venu au monde.

—Quand est-il né?

—Le même jour que je suis arrivé ici.

—Quel âge a-t-il, votre aîné?

—S'il avait vécu, il serait encore mon aîné; mais depuis sa mort, c'est Jim qui est l'aîné.

—Et quel âge a Jim?

—Deux ans de moins que celui qui est mort.

—Hum! qu'est-ce que vous faites pour vivre?

—Je mange bien.

—Comment vous procurez-vous à manger?

—Le mieux que je peux.

—Comment passez-vous les dimanches ici?

—Comme les jours de la semaine.

—Et les jours de semaine.

—Comme les dimanches.

—C'est votre fille, là-bas?

—Non, ce n'est ma fille ni là-bas ni ailleurs.

—Une de vos parentes?

—*No sir.*

—Une parente de votre femme alors?

—Non, une parente de mes enfants.

—Qu'est-ce que vous me chantez-là?

—*Yes, sir*; c'est ma femme.

—Combien y a-t-il d'ici à la ferme prochaine?

—Heu! y en a qui disent trois milles, mais ces gens-là sont des farceurs.

"Assez, cria le juge à son ami l'avocat. Fouettez votre bête. Je plains quiconque a besoin d'information dans votre satané pays."

Voilà en effet, le fameux "p'têt ben oui, p'têt ben non" de nos braves buveurs de pichets de cidre distancé de plusieurs lieues marines.

—

—La maison où naquit Raphaël est située, comme on sait, à Urbino.

Cette maison, pieusement conservée, est de très petite apparence. Une inscription latine dont voici la traduction, est gravée sur la façade:

Dans cette petite maison
Le grand peintre
Immortel
Raphaël est né
Le 8 des ides d'avril 1483
Vénère donc voyageur
Le nom et le génie du lieu
Ne t'étonne pas
La puissance divine se joue
Dans les choses humaines
Et souvent dans les petites choses
Elle enferme
Les grandes.

A l'intérieur deux tables et une dizaine de chaises de bois forment tout le mobilier. Un escalier à voûte en berceau conduit à l'étage supérieur.

La chambre où naquit Raphaël est la plus petite des trois chambres qui sont au premier étage et est éclairée par une seule fenêtre. Cette petite chambre est voûtée à trois voûtes à lunettes avec cul-de-lampe formés de chapitaux composites soutenus par des consoles.

—

—Comprends-tu, chère, disait à son amie une jeune lyonnaise, que l'on veut me faire épouser le baron de B... une véritable caricature, qui se peint le visage, qui se peint les cheveux.

—Mais c'est un parti avantageux... tu serais sûre de ne jamais mourir de faim, avec cette devise qui doit être la sienne: Peint à discrétion!

—

Dans le cabinet d'un président chargé de concilier deux époux qui veulent se séparer:

—Mais enfin, madame, votre plainte n'est pas sérieuse. Vous reprochez à votre mari d'être tanneur.... c'est une profession honorable.

—Oui, monsieur, mais c'est moi qu'il tanne.

—

Coup double.

Mézières.... est en visite chez un peintre; il avise un portrait.

—Quelle belle peinture, c'est chaud de ton en diable, bravo, c'est vivant, c'est superbe! Mais pourquoi avez-vous choisi un modèle à figure idiote.

—Prenez garde, monsieur, c'est vrai; à la ressemblance, j'aurais dû m'en douter.

—

Un jeune étudiant, qui montrait le muséum d'Oxford à une compagnie de dames leur fit voir, entre autres curiosités, une épée d'acier, fort rouillée.

—Mesdames, s'écria-t-il, voici l'épée avec laquelle Balaam menaça de tuer son âne.

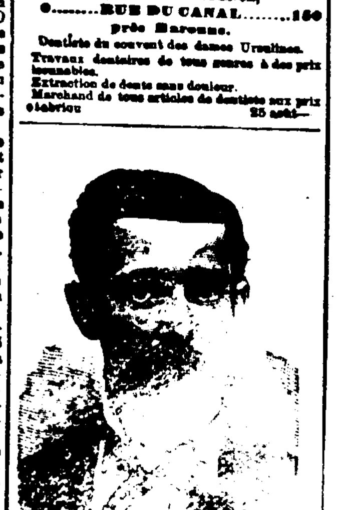
—Je n'ai jamais entendu dire, observa quelqu'un de la société, que Balaam eût une épée; j'ai seulement vu dans l'histoire qu'il en désirait une.

—Vous avez raison, reprit l'étudiant, et cette épée est positivement celle qu'il avait désirée.

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,
CHIRURGIENS-DENTISTES
No 12 rue Dauphine, immédiatement après ... formant l'angle de la rue du Canal.
Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.
Pose de palais artificiels.

G. P. MALONEY, D. D. S.,
DENTISTE.
BUREAU ET RÉSIDENCE,
150.......RUE DU CANAL.......150
près Baronne.
Dentiste du couvent des dames Ursulines.
Travaux dentaires de tous genres à des prix honnables.
Extraction de dents sans douleur.
Marchand de tous articles de dentiste aux prix [illegible]
25 août—



Viennent d'être reçus de France, DE BEAUX VERRES. meilleures qualités, Cristal de Roche. Véritables verres-cailloux.
E. CLAUDEL Opticien,
rue du Canal, près Camp.
—1er

Mme BONOMO, sage-femme, et médecin pour dames, 149 St Louis et 191 Bourgogne se recommande pour toutes les maladies de la matrice et comme sage-femme. Elle promet une guérison assurée pour toutes les maladies, telles que douleur à la matrice, [illegible] Chambres pour les dames sur le point d'accoucher, avec un bon traitement et à des prix en rapport avec le temps. Visible à toute heure. Exerçant sa profession depuis 25 ans, elle se recommande au p[illegible]

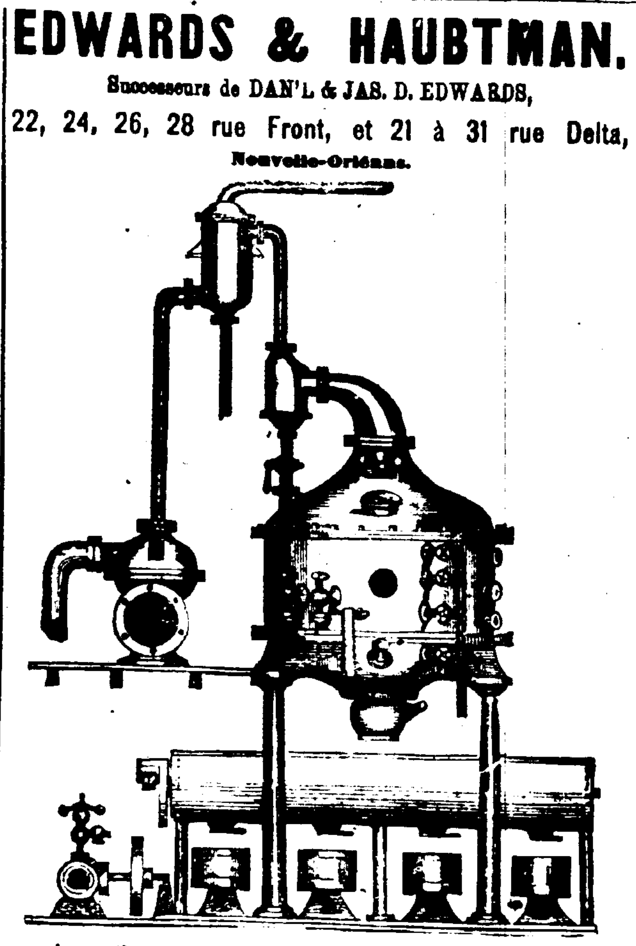
VAPEURS.

MANDEVILLE et COVINGTON
Vapeur de la Malle des Etats-Unis
NEW CAMELIA.
SERVICE D'ÉTÉ.
COMMENÇANT LE 1er MAI 1883.
Le vapeur partira de Milneburg, à l'arrivée des convois de la gare Pontchartrain, au pied de la rue des Champs-Elysées:
TRAINS.
Lundis et Jeudis, pour Mandeville, Madisonville, Old Landing.....1 p. m.
Mardi, Vendredi et Samedi, pour Mandeville et Madisonville, allant le même jusqu'à Old Landing.....4 p. m.
EXCURSIONS:
Mercredis, pour Mandeville et Old Landing.....8 a. m.
Dimanche, pour Mandeville et Old Landing.....7 a. m.
Mercredis, pour Mandeville et Madisonville.....6 p. m.
Dimanche, directement pour Madisonville.....6 p. m.
RETOUR:
Laissera Madisonville lundis, mercredis, jeudis et samedis.....5 a. m.
Laissera Old Landing mardis et vendredis.....6 a. m.
Laissera Old Landing Excursions du mercredi et dimanche.....3 p. m.
L'eau et le temps le permettant.
PRIX DU TRAJET, aller ou retour, 50 cts
Prix de l'excursion, aller et retour, 50c
Moitié pour les enfants.
Le frêt est reçu journellement à la gare de frêt du chemin de fer de Louisville & Nashville, au pied de la rue Girod.
W. G. COYLE, Agent, 38 rue Carondelet.
1 mai—

Paquebot de la malle, pour Vicksburg
Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.
Pour Vicksburg, Davis Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires.
Le bateau à vapeur
NATCHEZ,
T. P. Leathers, Capitaine,
J. F. Muse, Commis.
Se reliant, à Vicksburg à la ligne Packet pour les rivières Yazoo, Tallahatchie, et à la ligne Anchor pour Memphis, Cairo et St.-Louis.
Le capitaine se réserve le droit de passer tous les débarcadères qu'il jugera convenable.
Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à JOHN JANNEY, 106 rue Commune.
On signe des connaissements pour les stations sur le Vicksburg, Shreveport and Pacific Railroad au même taux que les autres bateaux.
11 cent—

BAYOU LAFOURCHE.
Paquebot indépendant des Marchands et des Planteurs.
Partira le MARDI et le VENDREDI à 5 p. m.
Pour Laurel Valley, Thibodaux, Donaldsonville, et tous les points intermédiaires sur la côte et le Bayou Lafourche—Le A1 bateau
PESINAH,
S. B. Bell, capitaine. J. P. McElroy, Geo. McMadore et J. W. Lagrone, commis.
partira comme ci-dessus. Pour frêt ou passage s'adresser à bord ou à
GEO. D. HITE, 142 rue Gravier.
H. M. GREATHOUSE, 104 rue Commune.
N. B.—Le Pesinah prendra du frêt sur la côte entre la Nouvelle-Orléans et Donaldsonville à moitié prix, excepté briques, bois, machines et bestiaux, pour lesquels des contrats spéciaux seront établis par les agents. 11mars—au26

EDWARDS & HAUBTMAN.
Successeurs de DAN'L & JAS. D. EDWARDS,
22, 24, 26, 28 rue Front, et 21 à 31 rue Delta,
Nouvelle-Orléans.



Appareils d'Evaporation pour Sucrerie—Une Spécialité.
Thermomètres à sucre, Essayeurs de jus de cannes, Saccharomètres en cuivre et en métal; Refouleurs centrifuges en cuivre et en caoutchouc, Tuyaux en fer et accessoires, de toutes grandeurs jusqu'à 8 pouces de diamètre. Articles en cuivre de toutes grandeurs et dans tous les genres.
Je suis prêt à fournir des installations complètes pour des Sucreries de toute capacité de 5 à 40 boucauts par jour. Bacs en fer pour jus, sirop et sucre. *Steam Trains*, Clarificateurs. Evaporateurs et Vacuum Pas de toutes dimensions, avec Mélangeurs (*Mixers*), Chariots à Sucre, Confitures, Etc. Satisfaction garantie.
13mai-1an-Dim Ma Je

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE
ENTRE LE HAVRE, ANVERS, BORDEAUX ET LA NLLE-ORLÉANS.
FLOTTE DE LA COMPAGNIE:

Dupuy-de-Lôme	3,578 Tx.	Rouen	3,578 Tx
Paris	3,578 Tx.	Bordeaux	3,578 Tx
Hâvre	3,578 Tx.	Marseille	3,578 Tx
Nantes	3,578 Tx.		

Le nouveau Steamship PARIS partira pour le Hâvre vers le 1er juin et sera suivi par le MARSEILLE vers le 1er juillet 1883.
Billets de passage (entrepont) de la Nouvelle-Orléans au Hâvre, $40,
Billets d'aller et retour (entrepont), valables pendant six mois, $68.
Ordres pour billets de passage (entrepont) du Hâvre à la Nouvelle-Orléans, $30, payable d'avance.
Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
A ces prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lits, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.
Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.
Le Steamship MARSEILLE partira du Hâvre vers le 18 mai, d'Anvers le 24 mai et de Bordeaux vers le 1er juin. Le Steamship DUPUY-DE-LOME suivra, partant du Hâvre vers le 18 juin, d'Anvers le 25 juin et de Bordeaux le 1er juillet.
La Compagnie se réserve les droits de changer les dates des départs, et de remplacer ces vapeurs par d'autres.
Pour achats de billets, etc., s'adresser à
13 avril— FORSTALL, CLAYTON & CO, 173 rue Commune.

Photographie Artistique.
Galerie de Photographie et de bel Art
—DE—
WASHBURN,
109 RUE DU CANAL - - NOUVELLE-ORLÉANS.
Le plus grand établissement au Sud. Perfection dans tous les départements. Tous les portraits connus de l'art, faits, depuis le plus petit portrait médaillon jusqu'à grandeur d'homme, à l'huile, à l'encre de Chine, au crayon et aux couleurs à l'eau.
Nous faisons une spécialité de copier et de grandir des portraits petits ou passés, et de préserver la ressemblance avec fidélité. Il sera répondu promptement par la Poste aux ordres transmis ou aux informations demandées par la malle.
Nous ne faisons que des travaux supérieurs. Nos prix sont raisonnables. Nous invitons cordialement le public à venir visiter notre galerie—visite qui n'obligera à rien.
Etabli en 1845.
2 mai— WASHBURN, Artiste-Photographe.

FRANTZ & OPITZ,

Coin des rues Royale et Bienville
Horlogers, Joailliers et Marchands de Montres
WALTHAM ET SUISSES.
Nous offrons aussi un assortiment choisi avec soin de Montres, Pendules françaises et américaines, de Diamants, de Bijouterie fine, d'Argenterie en argent massif et plaqué, de Ciseaux pour les dames, etc., etc.
Réparation de Pendules, de Montres et de Bijouterie.
Tous articles de Bijouterie faits sur commande. Diamants remontés selon les derniers genres.
N. B.—Il n'y a pas dans le magasin d'articles doré ni d'articles de qualité inférieure.
Célèbres Lorgnons d'Opéra de Lemaire.
1er sept—1an

PHARMACIE DUCONGE.
39........RUE DE CHARTRES........39
NOUVELLE-ORLÉANS.
A. CARROUCHÉ
SUCCESSEUR.
Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie, si favorablement connue, un assortiment complet de:
MÉDICAMENTS PATENTÉS, FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'a généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soin et célérité.
Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Duconge.
Agence pour la vente du Wallen's Dysentery Remedy.
1er sept 82—1an

BUREAU DE PRÊTS.
OTTO SCHWANER,
17.......RUE BARONNE.......17
ENTRE CANAL ET COMMUNE,
Près de la SALLE GRUNEWALD.

BODLEY BROTHERS
Ont l'assortiment le plus complet de wagons à cannes, charrettes à cannes à 2 et 4 roues, charrettes à bœufs, de pour légumes, wagons à coton, charrettes à bagages, charrettes pour fermes, charrettes à riz, petites charrettes de toutes dimensions, rais, jantes, brancards, colliers de chevaux, matériaux pour voiture, graisse pour essieux, moyeux. Nous appelons l'attention sur nos essieux durcis, nos moyeux forgés à froid et tous les ferments extra destinés à nos charrettes et wagons, lesquels sont fabriqués dans nos propres usines, à Wheeling, W. Va., avec des matériaux supérieurs et par de très habiles ouvriers. Nous garantissons tout, ne craignons aucune concurrence et répondons aux plus fortes demandes.
Dépôt 61 rue Carondelet

Marais Street Steam Brewery
H. F. STURCKEN,
30, 32, 34 et 36 RUE MARAIS,
Entre Conti et St.-Louis,
1er fév—82—1an DMJ

On peut toujours se procurer l'Abeille chez
H. Billard, libraire, coin Bienville et Chartres
P. Fournier, .. 139 rue Royale,
G. Ellis .. 11 Decatur,
G. F. Wharton, .. 21 1/2 Carondelet,
Wm Johnson, .. 306 Decatur,
F. Schumacher .. 58, Passage de [illegible]

FEUILLETON.

No. 12. Commencé le 1er mai.

CRIQUETTE.

PAR

LUDOVIC HALEVY.

IX.

Depuis son entrée au couvent, Criquette n'avait jamais quitté, même pendant les vacances, le costume très simple et peu avantageux des pensionnaires de la maison. Les jeunes filles les mieux nées de Beauvais étaient confiées aux Dames de Sainte-Marie, et il ne déplaisait pas à Aurélie de se promener par la ville, ayant à ses côtés Criquette portant l'uniforme du couvent; il était de bonne marque.

Mais Aurélie, depuis deux ou trois mois, préparait le coup de théâtre qui devait mettre en pleine lumière la grâce et la beauté de la jeune fille, tenues cachées jusque-là. Aurélie redevint la grande femme de chambre qu'elle avait été pendant quinze ans, auprès d'une personne dont l'industrie consistait à être belle, et à ne pas l'être tous les jours, de la même manière. Aurélie retrouva ses talents d'autrefois. Elle avait fait briller Rosita; il s'agissait de faire briller Criquette; seulement cette fois les circonstances n'étaient pas les mêmes. C'était pour le bon motif, pour un seul mariage.

Criquette était sortie du couvent un mercredi, et, le lendemain matin, cette jeune fille qui, la veille, parlait de se consacrer à Dieu, examinait, avec une évidente curiosité, cinq ou six robes, de vrais chefs-d'œuvre, créés par Aurélie, et où se mariaient, en de justes proportions, les élégances parisiennes et les sévérités provinciales. Criquette devait débuter, le soir même, chez madame Rigaud, qui avait de petits jeudis, où l'on écoutait un peu de musique en buvant du thé.

Dans la journée, Aurélie s'occupa elle-même de la coiffure de Criquette, qui avait des cheveux admirables. Ce fut une grande opération qui dura trois heures. Après bien des essais et bien des tâtonnements, Aurélie prononça ce simple mot: "J'ai trouvé." Elle avait trouvé, en effet. Et, pendant qu'Aurélie, à pleines mains, tordait, nattait, et enroulait les cheveux de Criquette, celle-ci se rappelait avoir vu, étant toute petite, les cheveux blonds de Rosita, tordus, nattés et enroulés par les mêmes mains.

Très fière du résultat obtenu, Aurélie, du haut de l'escalier, cria:

—Madame Guarena! venez, madame Guarena!

Et, dès qu'elle la vit entrer dans la chambre de Criquette:

—Regardez, ma chère, regardez!... la plus jolie fille de Beauvais!

Aurélie savait bien qu'elle ne s'était pas trompée, le jour où elle s'était dit que Criquette serait charmante, mais le succès dépassait ses espérances. Elle avait le mouvement d'orgueil du général qui voit ses prévisions justifiées, dépassées même, par l'événement, et qui se sent la victoire dans la main.

Le soir, chez madame Rigaud, il n'y eut qu'un cri.

—C'est la plus jolie fille de Beauvais!

Criquette fut choyée, fêtée, câlinée. Et cependant elle s'ennuyait à périr, la plus jolie fille de Beauvais. Quelle existence, seule, entre ces deux femmes!

Madame Guarena ne comptait pas. Elle n'était ni bonne, ni méchante; elle n'était plus. Après tant d'années de dénuement et de privations, elle s'engourdissait dans ce bien-être retrouvé comme par miracle. Elle passait ses journées entières à faire des patiences: trois patiences, les mêmes, éternellement: les *capucins*, les *petites rues* et le *carré Napoléon*. Elle en tenait une exacte comptabilité. Le soir, elle écrivait sur un petit agenda: Aujourd'hui, 22 août 1866, fait soixante-dix-neuf patiences; réussi douze fois les *capucins*, onze fois les *petites rues* et quatorze fois le *carré Napoléon*. C'était ainsi tout le long de l'année.

Madame Guarena ne s'arrachait à ses chères patiences que pour faire travailler, pendant deux heures, tous les jours, le piano à Criquette. A cette leçon succédaient deux heures de lecture à haute voix, faite par Criquette aux deux femmes. Des romans, toujours, et toujours vertueux, pris par abonnement au cabinet de lecture de madame Pingat, qui garantissait la stricte moralité de tous les ouvrages portés sur son catalogue. Puis, une heure de promenade à côté de mademoiselle Aurélie, sur les boulevards de la ville, très beaux mais très tristes. Après dîner, on voisinait, le mardi excepté. C'était le soir d'Aurélie. Ainsi se passèrent, sans événement pour Criquette, les six premières semaines.

Dans cette maison froide et muette, Criquette n'avait qu'un ami, un gros chien de Terre-Neuve, tout noir, nommé Pierrot. Du premier jour, Pierrot et Criquette s'étaient compris, s'étaient aimés. Les moments les plus doux de la vie de la jeune fille étaient ceux qu'elle passait, seule, dans le jardin, sur un banc, la tête de Pierrot posée sur ses genoux. Immobile, Pierrot regardait fixement sa jeune maîtresse avec ses bons yeux de chien attendri.

En ces heures de rêverie, des troubles s'élevaient dans la conscience de Criquette. Elle se disait: "Où suis-je? Qu'est-ce que c'est que ma marraine? Que veut-elle de moi?" On a beau avoir été élevée au couvent, on a beau n'être nourrie que de romans vertueux, on se rend compte de bien des choses, quand on a dix-sept ans, quand on est très intelligente, et quand, aux impressions de la jeune fille, viennent s'ajouter les souvenirs d'une enfant qui avait vagabondé dans les faubourgs de Paris, rôdé dans les coulisses d'un théâtre et vécu dans l'hôtel d'une comédienne des plus connues.

Un jour que Criquette était là, sur ce banc avec Pierrot, elle entendit s'élever au loin, dans la maison, la voix de mademoiselle Aurélie. Elle grondait très durement Thérèse, leur petite bonne. Pourquoi était-elle si sévère avec cette pauvre fille? Elle devait se rappeler qu'elle-même.... Criquette se souvenait.... Non, elle ne se trompait pas.... Aurélie était bien la femme de chambre de Rosita...... et alors comment, tout d'un coup, était-elle devenue riche?.... Et elle était riche, puisqu'elle parlait de la doter...... Cet argent que Criquette apporterait à son mari, d'où venait-il, cet argent? Voilà où était ramenée obstinément la pensée de la jeune fille.

La grande marieuse de Beauvais était madame Rigaud. Femme d'un médecin, et par là tenant à tous les mondes, elle était admirablement placée pour exercer cette utile profession. A deux reprises, pendant ces six premières semaines, elle vint faire des ouvertures à Aurélie. Criquette ne le sut jamais. La première fois, c'était un capitaine...... jeune, distingué, non sans fortune. Aurélie refusa formellement. Un militaire! courir les garnisons! à aucun prix! La seconde fois, un médecin dont la famille habitait Beauvais, mais qui exerçait à Paris; il avait déjà une fort honorable clientèle. La réponse fut la même. Sa pupille devait, mariée, vivre, près d'elle, à Beauvais.

Mais, vers le milieu du mois de septembre, un jour, pendant la lecture d'un roman où le mot *amour* était partout remplacé par le mot *sympathie*, madame Rigaud arriva, tout essoufflée, toute haletante:

—J'ai besoin de vous parler, à vous, à vous seule, dit-elle à Aurélie.

Elles s'en allèrent ensemble faire un tour dans le jardin, et dès qu'elles se trouvèrent à vingt pas de la maison:

—Ah! ma chère, si vous saviez.... si vous saviez! Vous ne direz pas non, cette fois.... Un jeune homme est amoureux de votre pupille.... et ce jeune homme, c'est....

—C'est?....

—Stanislas Meunier, le fils de M. Jean Meunier.

Ces trois mots: *Monsieur Jean Meunier*, eurent, à la fin de la phrase, une importance extraordinaire...... Voici pourquoi.

De 1810 à 1832, Pierre Meunier avait fabriqué des boutons d'os en tous genres à Beauvais; il occupait une vingtaine d'ouvriers. Puis était venu le tour de Louis Meunier, avec une cinquantaine d'ouvriers, de 1832 à 1850. Et, depuis 1850, Jean Meunier commandait à une centaine d'ouvriers, dans cette fabrique de boutons d'os en tous genres, fondée par son grand-père et agrandie par son père. Il avait deux enfants: une fille mariée à un juge au tribunal de première instance de Douai, et un fils Stanislas, un grand jeune homme blond de vingt trois ans, qui faisait son droit à Paris, mais qui le faisait tout de travers, car il avait pris sa première inscription en 1862 et n'avait encore passé que deux examens.

Au grand chagrin de son père, Stanislas paraissait fermement résolu à ne fabriquer de boutons d'os d'aucun genre. Peut être était-ce un peu la faute de Jean Meunier. Les trois premiers Meunier avaient été élevés de la manière suivante: au collège jusqu'à treize ou quatorze ans; alors ils en étaient sortis, sachant bien lire, bien écrire, bien compter, mettant très suffisamment l'orthographe et ayant, par-dessus le marché, un peu d'histoire et de géographie dans la tête. Leur apprentissage commençait; ils passaient successivement par tous les ateliers, étudiant tous les détails du métier; si bien que, plus tard, quand un ouvrier leur paraissait maladroit, les trois Meunier, devenus patrons, pouvaient lui dire, en relevant les manches de leurs redingotes de bourgeois:

—Ote-toi de là que je m'y mette, mon garçon, tu vas voir comment il faut s'y prendre.

Seulement, Jean Meunier, troisième de la dynastie, avait voulu faire donner à son héritier présomptif une éducation libérale bien complète, *tout le tremblement*, comme il disait. Stanislas passa dix ans de sa vie interne dans un grand lycée de Paris. On lui enseigna la rhétorique, l'astronomie, la géologie, la morale, la logique, la psychologie....Il n'apprit rien de tout cela, mais enfin on le lui enseigna. Il eut toutes les peines du monde à se faire recevoir bachelier. Il dut s'y reprendre à trois fois et passer, au sortir du collège une année dans un de ces affreux établissements où l'on entonne aux candidats toutes les notions exigées au baccalauréat, comme on entonne aux volailles dans des gaveuses métalliques, la plus indigeste des pâtées. Et il fallut que cette pâtée soit indigeste; sans quoi, les volailles la digéreraient et n'engraisseraient pas. Seulement elles engraissent mal, d'une chair inutile et creuse; elles se gonflent sans se remplir.

Stanislas fut reçu et revint à Beauvais. Ce fut un grand jour! Il était le premier bachelier de la famille. On l'attendait à la gare. Son père l'embrassa de toutes ses forces, puis il lui dit:

—Maintenant, à la fabrique!

—Oh! non, papa, pas encore. Je veux faire mon droit, être avocat.....pas pour plaider.....pour avoir le titre seulement.

Le père Meunier n'était pas avocat, ce qui ne l'empêchait pas de compter parmi les membres les plus sensés et les plus judicieux de la chambre de commerce de Beauvais. Cependant il fut tenté, l'imbécile! Son fils, avocat!

—Eh bien, va faire ton droit. Mais ensuite, après, tout de suite, à la fabrique!

—Je te le jure, papa.

Stanislas était à Paris depuis quatre ans. Il avait beaucoup travaillé. Il était d'une très jolie force au billard. On le citait déjà parmi les bons amateurs. Et il n'avait que vingt-trois ans.

Les gens spéciaux sont d'accord, paraît-il, sur ce point, que la France, depuis un quart de siècle, a fait dans l'art du billard, des progrès considérables. C'est un grand mouvement qui a commencé à se dessiner sous l'empire et qui, depuis, ne s'est pas arrêté. Des professeurs se sont formés, très habiles, très ingénieux, très savants; et l'on verra, selon toute apparence, s'élever un jour, au cœur de Paris, somptueusement, à coups de millions,—on ne compte plus que par millions—une université de billard, laïque naturellement.

Stanislas avait un professeur, un tout jeune homme, bachelier comme lui. Qui est-ce qui n'est pas bachelier en France? Ce jeune professeur était le fils d'un des maîtres du billard, qui avait voulu, lui aussi, donner à son fils la grande éducation libérale. Le jeune homme fit d'excellentes études, eut des prix au collège, un accessit de vers latins au concours général et passa haut la main son baccalauréat. Comme on félicitait le père au lendemain de ce succès:

—Oui, répondit-il, tout cela est très gentil. Mais il s'agit d'être sérieux maintenant. Il faut que Georges se mette au billard.

Georges se *mit au billard* et réussit admirablement; il y a des talents héréditaires. Stanislas devint un de ses plus brillants élèves, grâce à un labeur acharné. Il travaillait ou jouait de sept à huit heures par jour. Mais l'esprit ne peut pas être toujours tendu vers les choses sérieuses. Stanislas s'amusait un peu, et le plaisir coûte assez cher à Paris. Ses folies cependant n'étaient pas ruineuses. Il avait une pension de quatre mille francs et, généralement, arrivait à Beauvais, au mois d'août, pendant ses vacances, avec un petit arriéré de cinq à six mille francs. Jean Meunier jetait les hauts cris, la mère intervenait, et le père payait, *pour la dernière fois*, toujours.

Stanislas passait deux mois à Beauvais. Il éblouissait les habitués du café Potard et du café Velut, les deux grands cafés de Beauvais, sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Tout en disant: "Il ferait bien mieux d'entrer à la fabrique," le père Meunier était flatté de savoir que son fils pouvait rendre cinquante points de cent au plus fort amateur de Beauvais. Et le plus fort amateur d'Amiens était venu, un jour, tout exprès, pour faire une partie de mille points, en deux séances, au café Potard, avec Stanislas. L'Amiénois fut honteusement battu. Cela causa une certaine émotion dans les deux villes. Une polémique s'engagea entre les journaux de la Somme et de l'Oise. Le rédacteur du *Glaneur de la Somme* s'écriait:

"Notre champion n'aurait pas été battu s'il avait connu le billard du café Potard; mais il ne le connaissait pas, tandis que M. Stanislas Meunier a été élevé sur ce billard."

Le Propagateur de l'Oise, un organe libéral, trouvait ces querelles déplorables:

"Une polémique à propos d'une partie de billard! Voilà donc où nous en sommes réduits, dans ce grand silence de l'empire!......"

En 1866, le 1er septembre, Stanislas [illegible] n'avait pas encore reparu à Beauvais. Son père dut aller le chercher et le ramener de force. Stanislas avait un air défait et dramatique. La situation était, en effet, plus grave qu'à l'ordinaire. Six mois auparavant, Stanislas avait eu le plaisir et le malheur de rencontrer une assez jolie personne, qui avait les yeux très noirs et les cheveux très blonds. Chose rare autrefois et très fréquente aujourd'hui, grâce aux progrès de la chimie. Mais l'amour n'entre pas dans ces détails-là. Bref, le passif de Stanislas s'élevait à une vingtaine de mille francs; il était affreusement traqué par ses créanciers et deux ou trois d'entre eux avaient eu l'indélicatesse de s'adresser directement au père Meunier, qui était riche. Ceux qui évaluaient sa fortune à un million restaient un peu au-dessous de la réalité, et les bénéfices de la fabrique s'élevaient, en outre, bon an mal an, à une soixantaine de mille francs.

Mais payer ainsi, d'un seul coup, vingt mille francs! Et ce serait probablement quarante mille francs l'année prochaine! Jamais! Alors le jeune Stanislas s'écriait:

—Je suis déshonoré; je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle. Il y a dans mes dettes pour six mille francs de dettes d'honneur.

Les dettes d'honneur, ce sont les dettes de jeu, c'est-à-dire les moins honorables qui soient au monde. On n'est pas déshonoré quand on ne paye pas les six mille francs qu'on doit à son tailleur, on est déshonoré quand on ne paye pas les six mille francs qu'on doit à un chevalier d'industrie qui sait tourner le roi à l'écarté. Voilà la morale de ce monde!

Le père Meunier finit par s'humaniser. Il déclara qu'il payerait, mais à la condition que Stanislas se marierait tout de suite et vivrait avec sa femme à Beauvais. C'était absolument le programme d'Aurélie.

Il y avait précisément trois jeunes Beauvaisiennes à marier, dans des prix acceptables; elles flottaient, dot et espérances comprises, entre 250,000 et 300 [illegible]. Stanislas consentit à voir [illegible]. Elles étaient [illegible] lendemain [illegible] préférait le [illegible]

Les choses en étaient là, quand le père et le fils, traversant un jour la place de l'Hôtel-de-Ville, rencontrèrent, à quatre pas de la statue de Jeanne Hachette, mademoiselle Aurélie et sa pupille. A peine les eurent-ils croisées, que Stanislas dit à son père:

—As-tu vu, papa! as-tu vu?

—Quoi?

—Cette jeune fille! Comme elle était jolie!

—Je n'ai pas remarqué....

—Ses yeux!.... Tu n'as pas vu ses yeux?

—Je n'ai rien vu.

—Ah! si celle-là est à marier, je veux bien, papa. Suivons-la, papa, suivons-la.

Et M. Meunier, notable commerçant, magistrat consulaire, fit, à cinquante-huit ans, pour la première fois de sa vie, ce qu'il n'avait jamais fait à Beauvais: il suivit une femme!

—Mais, tu sais, papa, pour bien suivre une femme, il faut marcher devant.

Stanislas, on le voit, n'avait pas tout à fait perdu son temps à Paris. Il en rapportait des notions assez exactes sur l'art de suivre les femmes.

Le père et le fils dépassèrent les deux femmes, et aussitôt après, Stanislas:

—Les connais-tu?

—Je les ai rencontrées quelquefois, mais je ne les connais pas.

—Ah! papa, elles s'arrêtent; elles ont rencontré le docteur Rigaud. Elles causent avec lui. Viens, faisons un petit crochet par la rue des Jacobins, et dès que le docteur Rigaud les aura quittées, nous le rattraperons. Il nous dira qui c'est.

Vaincu, docile, le père Meunier fit un petit crochet par la rue des Jacobins; et, une heure après, il était en grande conférence avec madame Rigaud, qui rendait un éclatant témoignage aux vertus de mademoiselle Aurélie. Il n'y avait pas une grosse dot: cinquante mille francs, mais cent mille francs environ d'espérances.

(*A continuer.*)